

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$ 1.00
Six mois - - - - 0.75
Un numéro - - 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — BOIS L'EAU

Vol. I.

H. BERTHELOT - - - Rédacteur.

No. 39.

Feuilleton du "Canard."

LE CHERUBIN.

Il y a huit jours j'allais à... cela vous importe peu. A la portière du wagon — ils étaient quatre : si vous voulez bien je vais vous les présenter dans l'ordre dans lequel ils envahirent mon compartiment.

D'abord et avant tout un enfant, un chérubin blond, frisé, joufflu — une petite robe blanche aux rubans bleus passés dans les entredeux de valenciennes, des souliers décollés retenus par un seul bouton sur le cou-de-pied. Une toque de torréador blanche comme la porte d'ivoire des songes et un panache de même couleur. — Quatre ans bientôt et les yeux grands comme cela. Ce fut sa mère qui le fit entrer ou plutôt le posa délicatement sur le tapis comme une chinoiserie sur une étagère. — Ce chérubin est sérieux comme un juge. — C'est une poupée qui marche. Ses deux sourcils rapprochés indiquent une volonté ferme et tenace.

Monta ensuite sa mère, maigre, élégante, l'œil doux et ennuyé des blasés et du blason. Sa toilette est d'une simplicité tellement recherchée qu'à force de vouloir paraître simple elle arrive à la suprême élégance. Une science du chiffon et une entente des choses qui doivent lui aller se trahissent dans ces rubans et le chapeau juché sur un édifice de frisons et de repentins. Les bijoux, les gants et les bottines vont avec la robe : l'harmonie est complète.

Madame s'assied, embrasse le chérubin, relève sa robe, et établit en relevant les jupes de l'enfant un contact direct entre la peau de son cher fils et le drap du cousin.

— Et soyez sage !

Puis un regard fut jeté sur moi, comme pour prendre connaissance des lieux. — J'étais évidemment pour elle un meuble, ou moins que rien.

Une femme de chambre suivit ; la femme de chambre de tout le monde, elle est en chapeau, mais tout rappelle dans sa toilette l'infériorité de sa condition ; elle a l'habitude de voyager en première classe, elle accompagne le chérubin : elle n'est pas gênante ; d'ailleurs, ne se promène-t-on pas avec un petit chien hargneux sur les bras, et

puant, malgré la poudre à la maréchale dont il est inondé ; ne le conduit-on pas partout, chez grand-maman, au bois. Pourquoi ne pas emmener Julie ? elle est femme, après tout. Julie a quelque fois la clef de bien des secrets, et si elle consent de prendre en public un maintien modeste, quand elle est seule avec madame, elle sait parler en maîtresse et faire marcher droit celle qui a besoin de ses complaisances. Julie tient à la main deux sacs noirs et gonflés, trop grands pour être placés dans les filets de Damoclès qui s'étendent au-dessus de la tête des victimes, je veux dire des voyageurs.

Julie est suivie de monsieur qui ferme la marche, tire la porte après lui. Monsieur a l'âge que l'on veut, des favoris blancs, l'air soumis et honnête, il est chauve : on c'est un homme qui cache son jeu et qui entretient des danses. ou c'est une victime malheureuse, innocente et persécuté du mariage ; dans les deux cas l'apparence est la même ; saint Antoine et le diable en ermite se ressemblent à s'y tromper. Il s'assied, contemple sa femme et son enfant qui est tout son portrait.

Le train se met en marche, et voilà le chérubin qui commence à jacasser, à se démenner dans tous les sens ; il se roule sur la robe de sa mère, il la piétine, passe ses petits bras autour de son cou, l'embrasse ; on le mouche, mouvement d'impatience ; il se réfugie alors sur les genoux de son père, lui tire les favoris, le nez, lui met les doigts dans les yeux. Madame et Julie rient aux larmes ; le mari, calme et impassible, ne dit rien, il paraît habitué à cet exercice.

Chérubin caresse le crâne de papa, veuf de chevelure comme la coquille d'un œuf, il est heureux. Ces jeux soulèvent une poussière qui, avec les cris, rend intolérable la place du voisin.

Tout à coup, le chérubin a faim ; alors commence une scène que je ne croirais pas s'il ne m'avait pas été donné de la voir, hélas ! de trop près :

Vite Julie ouvre un des grands sacs mystérieux, elle en tire avec calme, en personne dressée depuis longtemps, une petite casserole d'argent, puis une lampe à esprit-de-vin, puis deux œufs, puis un petit pain.

J'examinais [ébahi :— monsieur continuait à ne rien dire ; — nous arrivions à Courbevoie. Julie casse

les œufs, allume la lampe et confectionne une omelette ; poivre, sel rien n'y manque ; tout cela sortait du sac inépuisable, avec une timbale de vermeil et une fiole de vin de bordeaux.

Le chérubin mangea, bava, renversa la casserole sur sa robe et celle de Julie. — Madame semblait heureuse et la bonne agacée

Il avait goûté du bout des lèvres son plat improvisé et l'avait laissé.

— Tu n'as plus faim, chérubin, fit la mère.

— Si, fit le chérubin.

— Non, tu as assez mangé, tu vas dormir à présent. Je te raconterais l'histoire de l'âne, tu sais l'âne...

— Non je veux manger, dit le chérubin, je veux ; et il tapa de son petit pied.

Julie, qui savait ce qu'elle avait à faire en pareil cas, tira du sac un biscuit et une autre fiole contenant du malaga vieux. On fit une trempe ; puis monsieur, toujours maet prit la casserole, la vida par la portière, l'essuya impassiblement avec un naperon à thé et, ayant terminé la toilette de la fourchette, du couteau, de la cuillère et de la lampe, passa le tout à Julie, qui rouvrit son sac où les objets allèrent s'engloutir.

— Là, Chérubin a fini, dit-elle en prenant l'enfant sous les bras, il faut dormir à présent.

Le chérubin se laissa faire, Julie l'étendit sur ses genoux, madame essuya sa bouche, l'embrassa, et il ferma les yeux.

— Enfin !..... me disais-je.

Deux minutes de calme s'écoulèrent. Tout à coup le chérubin se réveille, ses sourcils sont plus rapprochés que jamais — il s'agit de quelque-chose de grave — il murmure quelques mots à l'oreille de sa mère qui fit signe à monsieur.

Monsieur ouvre le second sac noir et en tire... comment dire cela, un meuble qui, pour la forme, rappelle assez volontiers les petits chapeaux bas de nos jeunes crévés ; j'en rougis encore.

C'était trop, j'allais éclater ; mais je ne sais quel sentiment de pitié pour l'enfant s'empara de moi, il souffrait peut-être beaucoup, ce cher trésor ; tout le monde était sérieux.

Ce meuble de forme bizarre fut posé sur le tapis et le chérubin s'en servit comme d'un tabouret.

Là se passa tout un roman que

je ne puis vous raconter ; — le chérubin était évidemment malade, car il ne se leva qu'après dix minutes de séance. J'avais bouché mon nez, mes yeux et mes oreilles à l'ourde rôle ; il n'avait aucune honte. On passa alors le chapeau de petit crévé à monsieur — ce fut encore lui qui, sans proférer une parole, procéda à la toilette du meuble par la fenêtre, l'enveloppa dans un numéro du Siècle et le remit dans un sac.

Pas un mot d'excuse pour le voisin, pas un regret. C'était pourtant des Français et de haute volée encore le chérubin sera marquis et son père est...

Je préfère me taire.

Le Chérubin rapproché se rendormit, madame tira de sa poche un journal, se mit à lire, et Julie regarda par la portière.

Alors monsieur, qui n'avait rien dit jusqu'à présent, prit un porte-cigares armorié et en tirant un splendide regalia, me dit de son air le plus aimable :

— La fumée, monsieur, ne vous incommoda pas ?

LE LANGAGE DES GANTS.

Connaissez-vous le langage des "gants ?" — demande le Gaulois ?

Dans les hautes classes anglaises où les jeunes filles ont un peu moins de liberté que celles des classes moyennes, entre "lovers" (amoureux) on a recours au "langage des gants," pour causer sans péril sous les yeux de la gouvernante ou du chaperon le plus farouche. Un "oui" se dit en laissant tomber un de ses gants. On les roule dans la main droite pour dire "non." Si l'on veut faire entendre que l'on est devenue indifférente, on dégage à demie la main gauche. Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants. "Je ne vous aime pas du tout" se prononce en se donnant de petits coups sur le menton. Pour "je vous hais," on retourne ses gants à l'envers. "Je souhaiterais d'être près de vous," se dit en lisant ses gants. Pour demander si l'on est aimé, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert. Si l'on veut dire "je vous aime," on laisse tomber les deux gants à la fois. Pour mettre en garde : "Soyez attentif, on nous observe," on tourne ses gants autour

de ses doigts. Si l'on veut témoigner que l'on est fâché, on frappe de ses gants le dessus de sa main; "furieuse" on les éloigne, etc., etc.

On assure que le "langage des gants" a été inventé par une jeune fille de la "nobility," qui l'a généreusement passé à toutes ses amies. A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule jeune lady qui ne la connaisse.

LE CANARD

MONTREAL, 28 JUIN 1878.

CHEZ LES CONSERVATEURS.

Le CANARD a assisté une scène intime à l'hôtel St. Louis. Les personnages sont des députés conservateurs. Le temps, après une séance de l'Assemblée Législative.

LORANGER.—Voyons, y sommes-vous tous?

WURTELE.—Comptons un, deux, trois, quatre..... trente-un, sacrédié il en manque un.

Tous.—Qui ça, qui ça?

MARTEL.—C'est Mathieu.

MATHIEU.—Par exemple! me voici en chair et en os. Ne dira-t-on pas?

CHAPLEAU.—J'y suis, ça doit être Caron..... Oui, où diable est-il?

TAILLON.—Je suis sûr que Chauveau est après le "coaxer" avec un pont de chemin de fer.

Entre Caron

GARON.—Excusez-moi, messieurs, si je suis un peu en retard. J'ai fait la rencontre d'un ami en sortant de la Chambre.

BERTHAND.—Oui, un ami, je suppose que c'est quelque ministre.

GARON.—Pas d'affaires.

LORANGER.—On m'a dit que tu avais salué Turcotte en traversant la Place d'Armes.

GARON.—Est-ce un crime? Pour être conservateur ou n'en est pas moins gentilhomme?

CHAPLEAU.—Tout bon conservateur doit fuir la présence des rouges. En regardant un ministre il doit avoir des haut le cœur.

MAGNAN.—Il est difficile de ne pas parler aux libéraux. Par exemple, si demain je voulais aller chez moi, ne pourrais-je pas parler à l'un d'eux pour "païrer" avec moi.

CHAPLEAU.—On p... rd toujours avec les rouges. Les affaires de la province doivent passer avant les affaires privées. Il faut de ce temps-ci faire preuve d'abnégation et de patriotisme.

TAILLON.—Je propose qu'il soit résolu qu'à l'avenir aucun député conservateur n'ait le droit de se promener seul dans les rues, dans les environs de la Chambre et n'importe où sans être accompagné par un ami du parti.

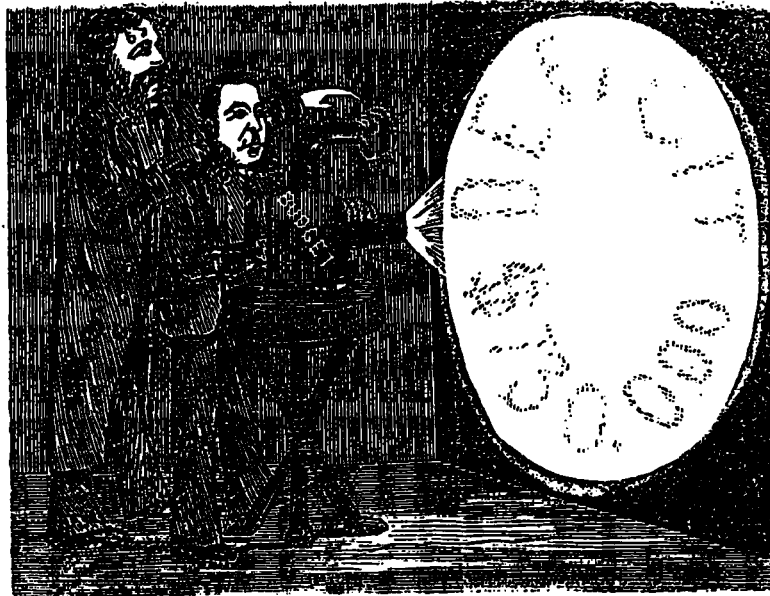
Tous.—Adopté, adopté.

LORANGER.—Je propose qu'il soit nommé un comité de surveillance pour les suspects.

PELLETIER.—Qui sont-ils les suspects?

TAILLON.—Les gens que l'on soupçonne, parbleu.

MATHIEU.—Et qui soupçonne-t-on? Moi?



L'EXPOSÉ DE M. BACHAND.

M. Bachand montre sa lanterne magique.
M. CHURCH.—Tu t'y prends mal. Tu fais paraître ça trop gros. Rapetisse un peu l'image, ça fera mieux.

Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose
Mais ne distingue pas trop.

FLORIAN.

BERTHAND.—Moi?

CAIRON.—Moi!

TAILLON.—Voyons, pas de personnalités offensantes. On doit s'entendre entre amis. Nous allons décider qui nous ne soupçonnons personne. Pas de comité de surveillance, nous allons nous surveiller mutuellement. Est-ce entendu?

CHAPLEAU.—C'est ça, que chacun se retire dans ses appartements. Afin qu'il n'y ait pas d'entrevues nocturnes entre les conservateurs et les libéraux, je propose que deux vos amis couchent deux par deux dans le même lit. Ils auront tous des lits simples et coucheront en cuillers.

Tous.—Bravo! bravo! c'est le moyen de ne pas s'écarter.

Correspondance Parisienne.

Nos bons Canadiens qui visitent Paris pour la première fois sont sujets à mille et une petites tracasseries qui rendent leur séjour dans la capitale de la civilisation une torture de toutes les heures. J'ai laissé la Bord à-Plouffe comme tu le sais, mon cher CANARD, le premier mai. Rendu au Sault, je suis monté sur le char du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Accidental. En arrivant dans le grand Montréal, je suis entré dans un des restaurants fashionables de la rue St. Paul, tenu par M. Caspel, à l'enseigne de l'assiette, du couteau et de la fourchette. J'y fais un copieux déjeuner avec trois bouts de boudin avant de prendre mon passage sur le Grand-Tronc. Je passe sous silence les ennuis de la traversée de l'Atlantique. Le 17 au soir, je débarquais à Paris à la gare du Nord. En mettant le pied sur la plateforme, je demandai à un homme de police l'adresse d'un bon hôtel pour les Canadiens. Il me recommanda d'aller au Café Américain, boulevard des Capucines. Je demandai un charretier

et l'homme de police me dit qu'il n'y en avait pas à Paris pour conduire les voyageurs à leur destination. Il me suggéra l'idée de prendre un sapin!

Un sapin! je ne vis pas le moindre arbrisseau dans la gare. Voyant mon embarras l'agent appela un cocher qui me fit monter dans une voiture à quatre roues qu'on appello par là-bas un sacre. Le propriétaire du Café Américain est un nommé Peters, que je crois être parent de monsieur Peters de Québec. Je me suis assis devant une table de marbre placée sur le trottoir et un "waiter" est venu me demander ce que je voulais qu'on me servit. Je lui dis de m'apporter un verre d'huîtres. L'imbécile ouvrit des yeux grands comme des vitres de montre et s'est mis à rire en me regardant. Je crus qu'il voulait se moquer de moi, et comme je ne suis pas de ces Canadiens qui se laissent embêter par les étrangers, je lui dis: Me prenez-vous pour un habitant? Si vous n'avez pas d'huîtres chez vous vous pouvez me le dire de suite. Le "waiter" me fit comprendre qu'ils ne vendaient pas d'huîtres au verre. Comme j'avais une faim de chien, je lui commandai de m'apporter une "sly." Ces idiots de Parisiens ne savent pas ce que c'est qu'une "sly." Il me fallut expliquer au "waiter" que c'était une tranche de jambon placée entre deux morceaux de pain. Lorsque j'eus mangé mon "sly," j'appelai de nouveau le garçon et je lui dis d'aller à la "bar" me chercher un verre de grosse bière. Un impertinent me répondit qu'il ne savait pas ce que voulait dire le mot "bar." Je n'y pas plus tenir, j'enfonçai mon castor sur mes oreilles et je me promenai pendant quelques minutes sur le boulevard. Je m'aperçus que mes congress étaient sales et j'entrai chez un cordonnier du boulevard des Italiens. Je demandai une boîte de

"blaque-bolle." Le cordonnier me rit au nez et me dit qu'il ne connaissait pas ça. Je lui fis comprendre que la "blaque-bolle" était pour noircir les bottes.

—C'est du cirage que vous voulez dire, me réplique le cordonnier.

—Du cirage, pas du tout, dans le Canada, on ne se sert pas de ça pour les chaussures. Je vois que vous me prenez pour un baignet de Ste. Rose. Faites bien attention à vous. Je suis de la Bord à-Plouffe, et ça ne me prendra pas de temps pour donner un "black eye."

Je sortis du magasin avec une pauvre opinion de l'instruction des Français de Paris. Je continuai à suivre la ligne des boulevards et j'entrai au Café de la Paix, près du Grand Opéra. Là je demandai un verre de whiskey blanc avec un peu d'absinthe de jardin. Les waiters de cet hôtel sont aussi ignorants que ceux de chez Peters. Impossible de me faire comprendre. Je résolus d'aller voir le Grand Opéra. Lorsque je fus rendu au guichet où l'on vend les billets je dis au commis: Donnez-moi un "ticket" pour le "pit." Le commis ne me comprit pas. Je repris: "Voyons donc, je veux aller dans les places de 25 cents." Pas d'affaires, le bêta ne savait pas plus parler le français que les "waiters" de Peters et du Café de la Paix. Découragé, je dirigeai mes pas vers une immense place publique beaucoup plus grande que le Carré Victoria. Un gamin m'apprit que c'était la Place de la Concorde. J'y vis une foule d'étrangers qui contemplaient une immense cheminée en briques toute crevassée du sommet jusqu'à la base. On me dit que c'était l'obélisque de Loucksor, mais je crois que l'on veut me mystifier, ça doit être tout simplement la cheminée d'un moulin à scie qui a passé au feu.

Demain, je me propose d'aller entendre les débats au Corps Législatif et je vous en ferai un petit rapport. J'irai ensuite à Charenton et je vous décrirai tout ce que j'y verrai. Je n'en ai pas fini des petites misères de la vie à Paris.

BAPTISTE LABEDAUCHE.

Paris, 26 mai 1878.

CORRESPONDANCE.

Célébration du Centenaire de Voltaire à Québec.

Qui eut pensé il y a dix ans au progrès de la libre pensée accompli aujourd'hui en ce pays; nous assistons à ce que les philosophes appellent le règne de la Raison. Le CANARD est loin d'être libre penseur, mais il doit en gazette bien renseigné rapporter toutes choses, mêmes les plus horribles et les plus superflicquoquentieuses.

Un banquet à la mémoire de Voltaire a été célébré à Québec le 30 mai dernier, dans une des salles du CLUB STADAGONA. Assistaient à ce banquet entre autres personnages célèbres, les Honorables Sénateurs Fabre et Baillargeon, l'Honorable juge Routhier, M. le notaire Ciné-Mars, homonyme du héros d'Alfred de Vigny, le Docteur H. La Rue,

MM. Arthur Buies, le poète LeMay et les critiques Tardivel et Fontaine.

L'Honorable Sénateur Baillargeon fut élu président et s'assit au haut bout de la table, dans un fauteuil à la Voltaire; il tenait à la main la vraie canne de Monsieur de Voltaire, que son triaieul, un voltairien endiablé, avait achetée du jardinier de Ferney. M. le notaire Cinq-Mars fut élu secrétaire.

Les mets étaient cuits à point, les vins excellents, et l'entrain admirable: c'est dire qu'il y eut un féu roulant de bons mots et de réparties spirituelles entre des gens de tant d'esprit; il y eut aussi de bons discours dont nous publions le sommaire.

Le président proposa la santé de Voltaire, et M. Le May, Le Lamar tine du Canada, prit la parole.

M. Le May (un mai penché de gueules surmontée d'une couronne de coquelicots sur champs de sinople) admire les tragédies de Voltaire, mais il leur préfère la HENRIADE; il a imité lui-même ce poème de Voltaire dans le poème national des VENGEANCES où il célèbre en vers alexandrins l'ardeur teli queuse de l'indien Tonkouron. Il termine en disant qu'il s'est inspiré des romans de Voltaire dans le PELELIN DE STE ANNE et PICOUNOC LE MAUDIT.

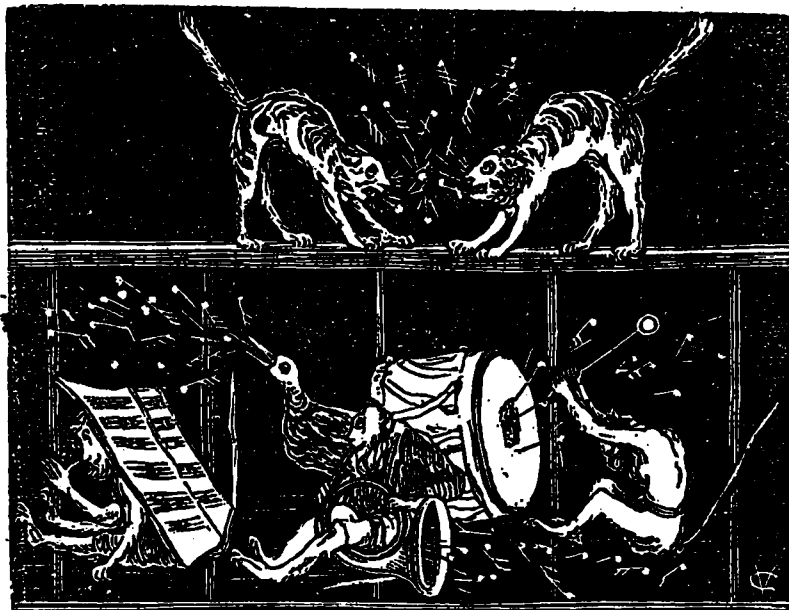
M. Tardivel fait en quelques mots la critique des ouvrages de M. Le May; il préfère PICOUNOC LE MAUDIT au PELELIN DE STE. ANNE. Il estime Voltaire parce que ce grand poète a dédié sa tragédie de MAHOMET au pape Benoît XIV, son ami.

L'Honorable juge Routhier respecte la mémoire de Voltaire parce que ce philosophe a contribué avec Rousseau, Diderot et d'Alembert à adoucir les mœurs, à établir la tolérance et à abolir la torture; il le loue d'avoir réhabilité Calas, Sirven, Labarre et Moutbailly. Il regrette d'avoir publié les CAUSERIES DE DIMANCHE, il publiera bientôt des CAUSERIES DU LENDI comme Ste. Beuve.

M. le Dr. H. La Rue (une rue de sable avec une barricade de gueules défendue par de petits coqs d'inde) se déclare disciple de Voltaire. Suivant lui Voltaire s'est moqué avec raison des docteurs en Sorbonne. Il l'approuve d'avoir combattu les propositions dangereuses du docteur Akakia.

L'Honorable Sénateur Fabre se lève et parle d'une voix perçante. Il estime Voltaire, et il admire la clarté de son style qu'il tente d'imiter. Il n'a pas d'idées comme Voltaire, il n'est pas comme lui un remueur d'idées, et il se contente d'être un chroniqueur disert et brillant. Il n'estime pas Voltaire comme autrefois; les temps ont changé; il est devenu sénateur et homme politique, et un homme grave ne peut être le disciple de Voltaire. Cependant il rend hommage à son génie.

M. Arthur Buies succède à l'Honorable sénateur; il a toujours, suivant le noble langage de M. Lareau "ce nez chercheur, cet œil à pic, ce quelques chose de la maladie de Mirabeau sous de grandes cicatrices rougeâtres qui s'émaillent sur un teint bronzé." M. Buies a



LES MUSIENS D'ONTARIO

Se préparant au prochain Jubilé Musical après leur déconfiture à Montréal.

lu quelques-uns des ouvrages de Voltaire, quoiqu'il lise peu d'ordinaire, et qu'il s'abandonne à sa verve originale et creuse qui produit des chefs d'œuvres où brillent le tact et le goût; il n'a pas le style limpide de Fabre, il a plus d'idées dans un style moins châtié et moins pur.

UNE VOIX.—Des idées extravagantes.

M. Buies dit qu'il ne daigne pas répondre à cette interruption. Depuis une aventure innérrable et surtout depuis un voyage qu'il fit à San Francisco où il passa pour un fou, il est devenu plus sage, plus rangé, plus bourgeois; la vie de célibataire lui est en horreur; il aspire au mariage: il ne peut donc admirer le sage de Ferney comme autrefois. D'ailleurs le style de Voltaire est clair et le sien est diffus, Voltaire est savant et il ne sait rien. Enfin, Voltaire est un philosophe qui a ri des choses les plus saintes, qui a toujours bafoué Nonotte et Patouillet; tout en rendant hommage à son génie, il ne peut saluer sa mémoire.

Et M. Buies s'assied en laissant tomber une larme dans son verre de champagne.

M. Fontaine dit qu'il fait tous les jours ses délices des romans de Voltaire, et que le roman de Candide est la fidèle image de la destinée. Voltaire est un profond moraliste, et M. Fontaine aime à s'éclairer aux lumières de sa philosophie.

Le président propose d'adresser une dépêche à Victor Hugo à Paris, l'avertissant de la célébration du centenaire de Voltaire à Québec, ce qui est accepté à l'unanimité.

Et le banquet se termina par un toast général à la mémoire de Voltaire.....

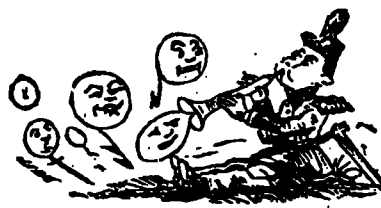
Le Canard, qui est somnambule, se réveilla soudain de ce cauchemar épouvantable, et se trouva devant son écritoire, écrivant les horreurs qu'on vient de lire et qu'il avait rêvées.

X.....

Québec, 26 juin 1878.

EXCURSION POPULAIRE.

L'excursion du CANARD à Québec aura définitivement lieu le 13 juillet à bord du magnifique vapeur "Canada." Le comité d'organisation a préparé le programme des amusements à bord. Notre journal sera publié sur le vapeur à plusieurs éditions spéciales avec caricatures, charges politiques, rébus, etc. etc. Le Corps de Musique de la Cité, qui a remporté les deux premiers prix au Jubilé Musical, accompagnera les excursionnistes et donnera plusieurs sérénades pendant le voyage. Le comité n'épargnera rien pour rendre cette excursion la plus populaire de la saison. Prix du passage, aller et retour, \$1. Le vapeur laissera le quai Bonsecours à deux heures p.m. précises. Le nombre de cartes étant limité par la compagnie du Richelieu, les amis de notre journal feront bien de les acheter d'avance. Elles seront mises en vente lundi prochain.



COUACS.

Les plumes du CANARD se sont hérissées lorsqu'il a vu pendant le défilé de la procession un commissaire ordonnateur de la partie Ouest donner des commandements en anglais: Ready, criait-il, Now, hurry up.

La chaleur a été si grande dans ces temps derniers que le mercure s'est élevé tellement dans votre thermomètre que ce dernier s'est décroché du clou et s'est élevé jusqu'au plafond du Bureau de rédaction.

La statue de la Reine Victoria

sur la rue McGill a commencé à fondre. On va être obligé pour la conserver de signer un contrat avec Christin pour l'entourer de glace.

La bénédiction de Rome a déjà produit un effet salutaire sur l'hon. M. Laflamme. Le CANARD constate avec plaisir que le ministre de la justice marchait avec recueillement dans la procession de la Fête-Dieu, à côté du Shérif Chauveau. L'an prochain nous verrons M. Joseph Doutre dans les rangs de la procession.

N'oubliez pas l'excursion à St. Jérôme, samedi, le 29 juin, au profit des veuves et des orphelins de l'Union St. Pierre. Départ d'Hochelaga à 9½ heures a.m. Billets, 50 et 75 cents.

Le CANARD félicite M. A. Gagnon sur l'excellence du saucisson colossal dont il lui a fait cadeau après la procession de la St. Jean-Baptiste. Ce saucisson était des plus succulents.

On nous fait parvenir l'original de la lettre suivante:

Sainte Elissabet, Marce 7.

Chers amis puisque je suis privé de vous voir moi aisi ge vais l'entretenir avec par écrit pour un amis que j'estime aitent. Chers amis vous excusez bien si j'ai retardé à vous écrire. Mais ne pensez pas parce que j'ai oublié aux contraire ils ne passent une journe sans que je pense à vous je ne suis beaucoup ennuyé depuis votre absence. Mais première pense est à Dieu et mes deusienne est à vous. Mais je crois que vous être fidèle pour pas men faire acroire. Vous ne demandez mes portrai je ne puis pas vous envoyez vous ne demandez non portrai je ne suis pas capable come se ne ferai un grand plaisir de vous l'envoyez si je l'avais quoi j'ai pas le ponneur de connaître votre fanil vous le salurez bien pour moi saint poivoir le faire prendre comme je pensait den avoir chez nous vous ne ditte que je peu avoir une place chez en d-à vos Oncle si la place n'est pas employez je pourais aillez.

Je ne saurais bien containte d'allez aiprais de vous et je serais parai de jaille tout suite. Si je yi va serez vous capable de venir ne cherchez à la grendre voyture. Mais je le pense bien que vous nenvoyez votre portrai le votre avant que je parte. Si je savais écrire moi nene j'aurais bien de chose à vous dire. Mais come je sais pas écrire on va se laisse come cela. Mon cœur a toujours la pense envers vous come il états quand vous éloigné de moi. Je vous assure que la façon était bien trice apres votre absence. J'ainais autent laisse ma place come de yi reste. Je resce chez papa en attendant une reponce.

Je termine ma lette en present votre men dans la votre. Vous excusez mon écriture et mes fobre. Une reponce aux plus vite que possible. Vous adresserez votre laite come ceux ci Sainte ellisaph cote de joliette. O G.

Les administrations qui "roulent" le plus le public, ce sont les chemins de fer.

En fait de calembours, les "sautes" sont les bonds, et les "pluvieux" sont les plus "frais."

Dans la Haute Garonne, France, où les proverbes ont peu cours, deux plaideurs ont failli se repentir d'un trop prompt bavardage. Le premier des compagnards avait acheté au second une vache dont le prix était fixé à cinq cents francs; ce marché se concluait au bord du chemin, près d'une pierre humide et moussue. L'acquéreur venait d'enrouler à son bras le licol de la bête à cornes et avait tiré de sa poche un portefeuille aux flancs rebondis. Le vendeur, tout joyeux sifflait entre ses dents un air de danse villageoise, tournant le dos à demi en attendant ses fonds. L'acquéreur tend cinq billets de 100 francs, et l'autre ne les prenant pas, les dépose sur la borne afin de se rendre libres les doigts qui tiennent le portefeuille. Le vendeur, averti, se retourne, allonge la main. Mais, avant qu'il se soit saisi des billets, la vache, d'un mouvement plus prompt, en broute un et l'avale. Il reste sur la pierre que 400 francs. Qui doit perdre la différence ?

—Pas moi ! fait le vendeur.
—Pas moi ! s'écrie l'acquéreur.
L'alternative est délicate. Il s'agit de préciser, avant tout, auquel des deux l'animal appartenait à l'instant fatal.

L'acquéreur dit :
—A moi ?

Le vendeur dit :
—A moi !

Pour le Magistrat, l'éclaircissement était vague. Il réfléchit quelques secondes, puis :

—Pourquoi à vous ? demanda-t-il à l'acheteur.

—Parce que j'avais payé.

Pourquoi à vous ? demanda-t-il au vendeur.

—Parce que je n'étais pas en possession de l'argent.

Alors le juge dit au premier :
—Si la vache était à vous, l'argent n'était pas à vous.

—Certes.

—Comme propriétaire de la vache, vous êtes donc responsable du dommage qu'elle a causé.

Grimace de l'acheteur.—Et le juge dit au second :

—Si la vache était à vous, l'argent n'était pas encore à vous.

—Assurément.

—La responsabilité du dommage causé incombe conséquemment à vous seul.

Grimace du vendeur.—Le couple de paysans regrette d'avoir tant parlé.

—Voyons, à qui l'animal ?

—Pas à moi !

—Pas à moi !

—Il faut pourtant qu'il appartienne à quelqu'un.

—A lui, alors !

—Non, non, à lui !

C'est maintenant à qui de nos compagnards rejettera la propriété sur l'autre. Mais la cause est entendue. Le vendeur et l'acquéreur ont été également imprudents, le premier en détournant son inten-

tion, le second en lâchant ses billets. Le Magistrat les condamna à supporter par moitié le déficit.

Lorsqu'une locomotive fait retentir son sifflet, c'est qu'elle est en voie.

Un flûtiste est un homme qui passe sa vie à boucher un trou pour en ouvrir d'autres;

Les nombreux touristes qui se sont rendus lundi dernier dans l'île Ste. Hélène ont admiré la coiffure de plusieurs personnes qui portaient des chapeaux de paille brésilien. Ces chapeaux font fureur à New-York. Pour se les procurer il faut aller chez MM. Perrault et Cie., No. 628, Rue Ste. Catherine, au chapeau tricolore. La maison Perrault et Cie. vient de recevoir directement de New-York plusieurs caisses de ces chapeaux fashionables qu'ils vendent à des prix modérés. En allant chez MM. Perrault on est toujours sûr d'obtenir une coiffure élégante à bon marché.

Les petits Saint Jean-Baptiste en sucre de M. J. B. H. Gariépy, No. 606, Rue Ste. Catherine, ont fait fureur pendant notre fête nationale. Il en reste encore un lot assez considérable qui sera vendu à prix réduits. C'est aussi chez M. Gariépy qu'on trouvera toujours des glaces préparées avec les plus fines essences et des huitres apprêtées pour tous les goûts.

Le CANARD a remarqué que les personnes qui avaient la meilleure tenue dans les rangs de la procession de lundi dernier étaient celles qui portaient des chaussures achetées chez M. D. Rodier, 143, Rue St. Laurent.

Rien n'égale les délices d'un fumeur qui savoure un cigare de bonne fabrique importée de la Havane ou un mélange de tabac bien composé. Les fumeurs économiseront 20 par 100 en achetant leur tabac au magasin populaire de M. E. Dastous, 417, Rue Craig.

Madame Antoine Fodrini, tireuse de cartes réside au No. 313, Rue Mignonne. Consultations à toutes heures.

M. J. W. Lamontagne, marchand-tailleur, 299, rue St. Laurent, confectionne ses habillements dans toutes les étoffes, à bas prix; coupe élégant et fashionable.

La question constitutionnelle vient d'être réglée au parlement de Québec. Dans un dernier discours M. Joly a formulé clairement son opinion. Il dit que la place où l'on achète les chapeaux à meilleur marché est chez Dubuc, Desautels et Cie., 217 rue Notre-Dame et 583 rue Ste. Catherine.

AVIS.

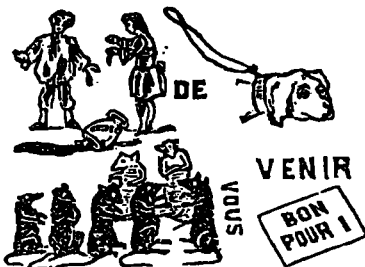
La nouvelle administration du CANARD pour étendre sa circulation a résolu de diminuer le prix d'abonnement pour les campagnes. A partir de cette date nous expédierons notre journal franc de port à toute personne qui nous fera parvenir d'avance le prix de l'abonnement qui sera de 50 cents par année; pour Montréal, 75 cents.

.

UN AUTRE COUP D'ETAT A MONTREAL.—UNION DES PARTIS.— Toutes les personnes de n'importe quel parti politique qu'elles soient, sont invitées à faire une visite au magasin de M. O. M. LAVOIE, No. 147, rue St. Laurent, où elles seront servies avec justice et honnêteté. On trouvera à ce magasin des jolies tapisseries de tous patrons et de tous prix, depuis cinq cents la pièce jusqu'aux plus fines tapisseries de luxe, ainsi que peinture délayée de toute couleur, huile vernis, vitres, etc., etc.

M. O. M. Lavoie se charge d'exécuter toute espèce d'ouvrages en peinture, imitation de faux bois, blanchissage, colorage de murs ou en fresque, tapissage uni et en décoration, vitrage, etc. L'ouvrage est garanti. Ses ouvriers sont honnêtes, sobres et propres. Il entreprend à la campagne comme à la ville. C'est son coup d'état; hâtez-vous d'en profiter: une grande réduction sera faite à toute commande donnée avant le 1er mai 24—tm k

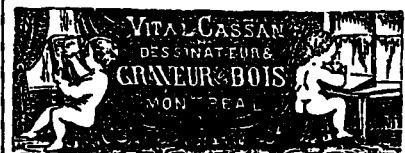
REBUS No. 22.



Explication du rébus No. 21 :

Liste—oie—ré la
Mémoire—du—pas C

L'histoire est la mémoire du passé.



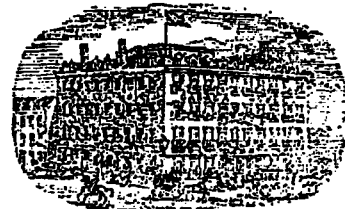
No. 79 Rue Notre-Dame,

Impressons de toutes sortes

Têtes de Comptes, Citroulaires, Memorandum, Lettres Funéraires, Affiches (grandes et petites), Cartes de Visite et d'Adresses, etc., etc.,

exécutées à DES PRIX EXTRAORDINAIREMENTS BAS, par

T. BERTHIAUME,
Au Bureau de La Presse.



HOTEL DU CANADA
Rue St. Gabriel, Montréal.

G. T. DORION

HORLOGIER ET BIJOUTIER,

128—Rue St. Laurent—128

Montres, Horloges et Bijouteries réparés avec soin.

On envoie chercher les Pendules à domicile et on les rapporte sans aucune charge extra.

22 Juin.

38—q p

F. X. LeCAVALIER & Cie.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES

Françaises, Anglaises et Américaines EN GROS ET EN DÉTAIL.

208,—RUE ST. LAURENT,—208

Coin de la rue Mignonne, Montréal.

Assortiment complet de DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS, Flanelles, Soieries, Bas, Gants, Cravates, Rubans, Fleurs Françaises, Chapeaux, etc., etc., etc., à des PRIX RÉDUITS.

Département spécial de Modes ! Deux bons Tailleurs et deux bonnes Modistes sont attachés à l'établissement.



Bureau de Poste de Montréal.

DEPARTEMENT DES TIMBRES.

Le public est respectueusement notifié que ce bureau sera ouvert tous les jours de 8 hrs. a.m., à 7 hrs. p.m., pour la vente en gros et en détail DES TIMBRES DE POSTE, TIMBRES DE BILLETS, CARTES POSTALES, ENVELOPPES ESTAMPILLÉES et ENVELOPPES pour JOURNAUX.

Le public peut avoir accès à ce bureau par l'intérieur et à l'extérieur du Bureau de Poste. Le bureau est situé dans la porte centrale de la façade.

18 mai.

33—k

BONNE CHÈRE.

MAISON ST. DENIS

Coin des rues Bonsecours et du Champ-de-Mars.

RESTAURANT POPULAIRE

Cette maison se recommande au public par l'excellence de sa cuisine, et la qualité supérieure de ses vins et liqueurs.

Repas servis à toute heure.

Touristes qui visitez Montréal n'oubliez pas d'aller commander un dîner à la maison St. Denis.

Prix modérés.

C. GREGOIRE, Agt.

23 mars—25

GODIN, MONDOU & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.

Bureaux, 79, rue Notre-Dame, (au-dessus de chez Mathieu & Frère, marchands-Épiciers.)